

lence outrageante, comme une carrure dans l'ignominie qui déconcertait la pitié. J'ai su depuis qu'il lui échappait de dire en parlant de son frac :

— Je suis l'homme de France qui porte le mieux l'habit. Voilà quinze ans que je n'ai pas quitté celui-ci.

Et il était de bonne foi ! Toute son attitude révélait d'ailleurs son orgueil, condensé en un mépris pour ce qui l'entourait, dont j'eus le témoignage dès cette première entrevue. Tout en causant, André et moi, nous en étions venus à parler du *Journal de Lestoile* que mon ami lisait alors, et il m'en montrait un curieux exemplaire avec annotations marginales du temps, emprunté à sa Bibliothèque. L'inconnu, qui n'avait pas ouvert la bouche depuis un quart-d'heure, sinon pour cracher bruyamment dans le foyer, demanda tout à coup à Mareuil :

— Voulez-vous me laisser regarder ce livre ?

Il le prit de sa main décharnée, à la maigreur de laquelle on devinait le dépérissement de tout son pauvre corps. feuilleta quelques pages et, rendant le volume à André :

— Savez-vous, Monsieur, que c'est un mauvais métier que celui de bibliothécaire ? Ils sont trop tentés. Ils finissent tous par voler les ouvrages qui leur sont confiés. Adieu, Monsieur.

Il se levait, en effet, pour prendre congé sur cette extraordinaire impertinence. Je vis que Mareuil réprimait la plus violente envie de rire.

— Attendez, dit-il, je veux vous présenter l'un à l'autre. Et il me nomma. Puis, avec solennité : — Monsieur Jean Legrimaudet, l'ennemi personnel de Diderot et de Hugo, l'auteur de *l'Histoire de l'ivrognerie en littérature*.

— Monsieur est homme de lettres ? demanda Legrimaudet.

— Poète, répondit Mareuil.

— Ah ! Monsieur est poète (il prononçait poôte). Faites-moi un ode, alors, Monsieur, faites-moi une ode. Savez-vous comment M. Veillot appelle le poète, Monsieur ? Un moineau lascif. Et quand il a publié ses vers, moi j'ai fait sur lui cette épigramme :

Veillot
Tardif
Moineau
Lascif...

Je suis donc votre confrère en Apollon, Monsieur et cher confrère...

Et il sortit sur cette bouffonnerie, débitée avec une voix âcre, qui ne permettait pas de savoir s'il était sérieux ou plaisant, s'il divaguait de bonne foi ou si son affectation de plaisanterie, — et quelle plaisanterie ! — cachait une intention de bas persiflage. Il n'eut pas plus tôt passé le seuil de la porte que Mareuil s'abandonna au fou rire, tandis que je lui demandais :

— Qu'est-ce que c'est que cet homme-là ? Il ressemble trop à ses livres !... Et pourquoi reçois-tu des drôles pareils ?

— Pour un drôle, dit André, c'en est un. Mais que veux-tu ? J'ai pour lui un goût malsain. Il me divertit, et puis chacun a sa marotte en ce bas monde. La mienne, c'est de vouloir lui faire dire merci. Ça t'étonne ? Mais je te jure que je suis sérieux. Voilà deux ans que j'y travaille. Il n'y a pas moyen. J'ai fait pour lui vingt-cinq démarches. Je lui ai payé son terme. Je l'ai habillé. Je lui ai envoyé du vin quand il était malade, un médecin, fourni ses remèdes...

Jamais, tu m'entends, jamais autre chose qu'une insolence comme celle de tout à l'heure. Tu connais notre grand ami d'Altaï et tu sais que sa faiblesse est de cacher son âge. Hé bien ! il a nourri Legrimaudet pendant vingt ans. Devine ce que celui-ci a imaginé l'année dernière ! Il a écrit à la mairie de la ville natale du pauvre d'Altaï pour avoir l'acte de naissance de son ancien bienfaiteur. Ci trois ou quatre francs, et il en est à deux sous près. Il s'est procuré des lettres en cuivre découpé comme les enfants en ont pour leurs jeux, et nous avons été cent dans Paris à recevoir une carte sur laquelle M. Legrimaudet avait imprimé — 10 octobre 1804. Naissance du jeune Monsieur d'Altaï. — C'est un rien, mais exquis. Ah ! je crois que c'est le scélérat complet, sans crime, entendons-nous ! On